

## La métaphysique du Baroque

Jacques Poirier, *Parfois un certain jour de lumière parfaite*, poésie, Les Éditions L'Interligne, Ottawa, 2006, 84 pages

Pierre Léon

---

Number 138, Winter 2007–2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40652ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions L'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

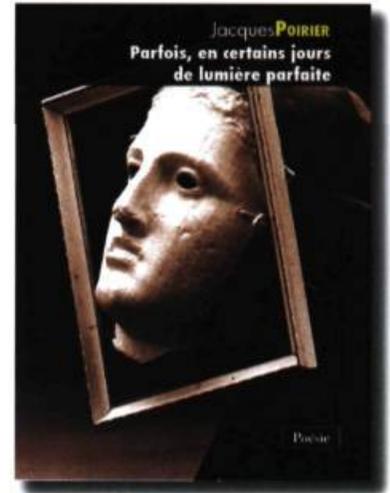
---

Cite this review

Léon, P. (2007). Review of [La métaphysique du Baroque / Jacques Poirier, *Parfois un certain jour de lumière parfaite*, poésie, Les Éditions L'Interligne, Ottawa, 2006, 84 pages]. *Liaison*, (138), 55–56.

# La métaphysique du Baroque

PIERRE LÉON



J'EMPRUNTE CE TITRE au livre de poésie de Jacques Poirier, intitulé *Parfois, en certains jours de lumière parfaite*<sup>1</sup>, «...à cette poésie qui ne fait penser à rien d'autre/qu'à sa propre manière de peindre l'essentielle obscurité des corps où s'entrechoquent les restes de nos poèmes/en état de légitime défense» (p.61). Ce tout petit recueil de cinquante poèmes, dont beaucoup ne sont guère plus longs que la citation précédente, est bien baroque par son côté coq-à-l'âne, joueur sous ses airs sérieux, surréaliste. On s'y serait laissé prendre tout de suite, agréablement, si Robert Yergeau ne nous avertissait, dans une *Postface* fort savante, qu'il s'agit là d'un plagiat. On peut le vérifier facilement en lisant Pessoa, poète portugais (bien connu ?).

Yergeau nous apprend que « Certains poèmes (de Poirier) utilisent des vers (de Pessoa) tels quels, qui servent tantôt de détonateurs, tantôt de point de chute, tantôt encore de charnière entre deux groupes de vers. D'autres poèmes utilisent des vers tronqués : selon l'ampleur de la troncation, les vers de Pessoa se greffent à ceux de Jacques Poirier et inversement. [...] La juxtaposition de bribes d'énoncés d'origines diverses produit en général un effet cocasse » (p.71). Bref, nous avons là l'exemple d'un jeu intellectuel qui se moque du lecteur n'ayant pas son Pessoa dans la poche, pour voir combien Yergeau est fin théoricien.

Celui-ci nous rassure. Après avoir asséné que « Poirier n'a jamais écrit les poèmes de ce recueil », il ajoute dans la foulée, « mais c'est comme s'il les avait toujours écrits » (p.71). Eh oui ! On sait que les classiques n'ont jamais hésité à utiliser l'emprunt et qu'il a fallu la coupure épistémologique du romantisme pour instaurer ce que l'on a cru être une « esthétique de l'originalité ». La critique moderne a repris le problème avec la notion « d'intertextualité », chère à Julia Kristeva<sup>2</sup>. Alors ne cherchons plus chicane à Poirier.

Je ne suis pas d'accord avec Yergeau lorsqu'il voit dans la poésie de Poirier des contraintes à la façon de celles de L'OULIPO. Elles n'existent ni au plan du contenu (la thématique lusitanienne) ni encore moins à celui de l'expression (absence totale de rimes et rareté des autres exercices à contrainte). Le jeu des reconstructions du type *santon* échappe totalement au lecteur qui ne connaîtrait

pas l'original de Pessoa. En réalité, Poirier joue au surréaliste et ne manque pas d'humour dans un certain nombre de poèmes. Ainsi : « Il est difficile d'expliquer aux rats qu'ils doivent aimer la poésie /Ils n'ont pas l'âme poétique » (p.23).

L'humour vient souvent aussi avec d'autres types d'atellages inattendus : concret+abstrait, « J'ai couché avec tous les sentiments » (p.49) ; distorsion d'un cliché, « Loïsiveté est la mère de tous les livres » (p.33) ; ou « comme un poème dans un jeu de quilles » (p.58). Il faudrait citer, dans la même veine, tout le poème à la Prévert, qui commence ainsi : « Écrire sur des agrumes n'est ni chose facile ni à la portée de tous /Bien choisir son stylographe et son fruit est essentiel » (p.50).

Dans les croquis, brossés d'une plume rapide, il y a souvent surprise d'une chute inattendue, telle cette finale avec l'original qui traverse devant la voiture : « Intermède douloureux de la poésie/où le pare brise devient ciel étoilé » (p.52). L'image est jolie. Il y en a d'autres. Mais sont-elles de Pessoa ou de Poirier ? C'est difficile à cacher cet emprunt-là !

Poirier manie aussi avec humour le calembour, dont il faut parfois connaître le contexte comme pour celui-ci : « Et dans le jardin/Pessoa em pessoa (Pessoa, nom du poète, veut aussi dire "personne" ! C'est donc comme si on disait M. "Personne en personne" !) ».

Chemin faisant, Poirier énonce son art poétique : « Le poète sait qu'il y a ce long/ce très long fil d'où l'on tire tous les mots [...] » ; « Je sens tout ce que je rêve comme si c'était réel » (p.54) ; au-delà de cette ligne de feu/il n'y a rien/le chaos est tout » (p.55) ; « Restons-en là/à cette métaphysique du Baroque » (p.61).

Yergeau note, très pertinemment, l'abondance des tournures négatives dans tout le texte de Poirier. Cette métaphysique du Baroque serait donc aussi celle du refus désabusé : « Rien ne m'attache à rien [...] Ce que je ne suis pas, je l'écris » (p.40) ; « Je n'écris plus depuis longtemps » (p.54) ; « Je ne dis plus/Je ne dis plus/Je ne dis plus rien/je renie tout » (p.64). Yergeau de conclure : « Seul "quelqu'un" sachant que la réalité n'a pas besoin de lui peut mesurer le vide qui en résulte et l'affronter à découvert » (p.75). Bon ! Pour notre critique, il n'existe pas d'autre

poète en Ontario français capable d'avoir éprouvé un sentiment d'étrangeté et de rejet et répondu comme Poirier: «Pour en faire des poèmes/il suffit d'être patient et sans ambition». Là, je vois le clin d'œil de Poirier qui se marre sous cape. Mais Yergeau le prend au sérieux: «Jusqu'à présent, les poètes franco-ontariens avaient presque toujours réagi avec impatience et démesure à ce sentiment» (p.75). Ici, j'aimerais que notre guide nous fasse un dessin. Mais il continue, et là le bât me blesse vraiment: le texte de Poirier, «par sa poétique de l'emprunt, de la greffe [...] n'a pas son équivalent en poésie franco-ontarienne, voire canadienne-française» (p.75). Il conclut, sans autre démonstration, que faisant un détour par les rues de Lisbonne, Poirier a écrit «le plus saisissant poème franco-ontarien sur l'identité» (p.76). Le voici: «Nous qui n'avons pas d'histoire/partageons le sort de ceux qui en ont trop/l'exil» (p.76). C'est beau mais peu pour dresser une couronne au plus grand poète de l'identité canadofrançaise. Je croyais qu'il y en avait d'autres.

Il y a donc dans cette *Postface* de Yergeau, à côté d'une bonne analyse discursive, un certain nombre d'affirmations gratuites qui feront sourire le lecteur, poète ou non. Je réagis personnellement à l'affirmation que, jamais en Ontario, on avait écrit de poèmes utilisant des emprunts littéraires. J'ai publié un recueil de poèmes intitulé *Les Mots d'Arlequin*<sup>1</sup>. Michel Deguy, chez Gallimard, me l'avait accepté puis refusé parce qu'il contenait trop de calembours littéraires. Gaston Tremblay, chez Prise de Parole, m'avait épinglé: «Mignonne, allons voir s'il arrose...», me disant: «Qui donc, dans ce pays, s'apercevra du calembour et de l'allusion ronsardienne?». (C'était en 1980). J'avais finalement trouvé grâce devant Naaman, qui était un homme cultivé. Il avait même détecté immédiatement un poème (*Ce désir mensonger*, p.43) fait uniquement des 30 premiers mots de la liste de fréquence du vocabulaire de Mallarmé par Pierre Guiraud<sup>4</sup>. Mais Mallarmé et Ronsard sont-ils aujourd'hui plus connus que Pessoa? Ou l'inverse?

Yergeau ne parle pas du plan de l'expression chez Poirier, dont le contenu est souvent impressionniste;

touches de phrases sans verbe, d'appositions, utilisant des tournures à l'infinitif, comme dans: «Ta voix/et tout ce qu'elle dit/sans le dire/et moi/qui me laisse cueillir/»(p.28); «Aller à la mer et ne rien voir/sauf une bicyclette abandonnée» (p.44); «Déjeuner causerie sur l'herbe:/mise en valeur d'une expression/suppression d'une émotion» (p.56). La forme de l'expression, elle, est très moderne. Pas de ponctuation, pas de rime. Cependant, le vers ne joue pas sur des coupes aléatoires mais suit sagement les groupes rythmiques, avec pour seul jeu de mise en relief des décalages du type (p.38): «Mesdames,/messieurs,/s'il vous plaît/silence»

Poirier a parfois la tentation d'un octosyllabe: «Je nécris plus depuis longtemps» (p.54). Mais la plupart du temps, son vers est libre, adapté aux sauts d'une pensée vive.

Dans l'ensemble, ces poèmes courts ont un rythme léger comme la réflexion amusée, désabusée, triste ou gaie, souvent insolite du poète. Poirier ne me donne pas l'impression d'avoir entrepris une révolution poétique mais plutôt une agréable récréation. Si c'était son intention, il y a bien réussi. ■

Jacques Poirier, *Parfois un certain jour de lumière parfaite*, poésie, Les Éditions L'Interligne, Ottawa, 2006, 84 pages.

*Pierre Léon est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages et d'une centaine d'articles, fort savants, en linguistique et sur l'étude de la parole expressive. Il a quand même réussi à ne jamais se prendre au sérieux devant la vie.*

1- L'Interligne, collection Poésie «Fugues/Paroles», Ottawa, 2006, in-8, 84 pages, postface p. 69-76.

2- Séméiotikè, *Recherche pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.

3- *Les Mots d'Arlequin*, Sherbrooke, Naaman, 1983, 80 p.

4- *Les caractères statistiques du vocabulaire*, Paris, PUF, 1954.

THÉÂTRE DE LA  
VIEILLE 17

SAISON 2007-2008

## SEMER LE GRAIN POUR RÉCOLTER LES FRUITS

### L'Homme invisible/ The Invisible Man

De PATRICE DESBIENS

Berkeley Street Theatre à Toronto  
**26 au 30 mars et 2 au 6 avril 2008**  
Centre culturel Frontenac à Kingston  
**12 avril 2008**

### Terre d'accueil

D'ESTHER BEAUCHEMIN  
et MICHÈLE MATTEAU,

en collaboration avec les membres  
de l'équipe de création.  
Toronto, Sudbury et Ottawa  
**printemps 2008**

### Le Petit Rocher

De CHANTAL LAVALLÉE,  
lecture pulique

À La Nouvelle Scène,  
Ottawa  
**31 mai 2008**

CONSULTEZ LE [WWW.VIEILLE17.CA](http://WWW.VIEILLE17.CA)